

Guillaume Boppe

Guillaume Boppe est né en 1975, il vit à Nîmes.

Après des études de philosophie il se lance dans un travail d'écriture polymorphe qui le mène à la création de récits en prose puis à une forme poétique plus abstraite. Depuis son entrée au catalogue des éditions Propos2, en 2012, Guillaume Boppe a élargi son champ d'expérimentation, en partant d'une part vers une versification retenue et suggestive et d'une autre part vers un lyrisme distancié.

Guillaume Boppe est par ailleurs chanteur du groupe The Blizzard Sow et il se produit régulièrement sur scène pour des lectures, des performances et des concerts, seul ou accompagné.

Bibliothécaire, il anime depuis 2011 un cycle de lectures publiques par des auteurs contemporains (Bernard Noël, Cole Swensen, Michel Deguy, Ryoko Sekiguchi, etc...).

Livres :

Le Coude, Propos2 éditions, 2016

Toi, Propos2 éditions, 2014

Vague, Propos2 éditions, 2012

Étude de chaos (avec Mathias de Breyne), La Nuit Myrtide, 2010

Parler de soi créé des miroirs, éditions du Petit Véhicule, 2002

Livres avec des artistes :

un pas de côté (avec Jean-Charles Legros), Jean-Charles Legros, 2016

Le Lépreux schön (avec Iseult Fayolle), éditions du Caillou, 2003

La Mort dans l'âme (avec Do Delor), éditions du Caillou, 2002

Les Yeux creusés (avec Christophe Galleron), éditions du Caillou, 2002

Parutions en revues dans *Ouste*, *L'Assaut*, *L'Anacoluthie*, *Rouge-déclic*, *Rue Saint-Ambroise*, *Stalker...*

Discographie (avec The Blizzard Sow) :

Baagou music, Cynfeirdd, 2005

Blog : Route pauvre (gboppe.blogspot.com)

Etude de chaos (extrait)

« Poser devant soi la coupe. Disposer à côté de la coupe le livre vacillant de lignes ainsi que le livre vierge. Observer droit devant soi la nuit, qui a jeté ses jupes sur cette campagne secrète que le vent dessèche. Remarquer, juste en dessous, le rebord de la fenêtre qui oscille au rythme de tremblements de terre qu'on est le seul à voir. Faire disparaître du plat de la main quelques cendres égarées au pied de la lampe. Ramasser du bout des doigts les dépouilles déjà morcelées des papillons de la nuit précédente. Enlever de devant ses yeux une mèche de cheveux qui interroge en pure perte. Faire s'envoler d'un soupir bien dirigé les grains de poussière qui maquillent la vision. Planter ses coudes sur le boismort de la table. Installer sa tête entre ses paumes plus très chaudes à cette heure sans bruits. Guetter. Guetter ce qui se passe au-dehors. Il se passe toujours quelque chose au-dehors. Tellement plus qu'à l'intérieur, c'est pour cela que les fenêtres sont faites, c'est dans cet ordre que les tables leur font face aux fenêtres, c'est dans ce but que la nuit semble n'avoir pas de fin, étendue sur la campagne, son ventre accouplé aux collines, ses cuisses caressant les buissons et les chemins de traverse. Guetter. A force de guetter se réveiller et redresser la tête. Guetter. A force de guetter avancer les yeux vers la fenêtre. Guetter. A force de guetter s'en sortir les pupilles des prunelles. Guetter. A force de guetter croire que la nuit a traversé la fenêtre, qu'elle a pénétré la maison, qu'elle vient d'éteindre la lampe. Guetter. A force de guetter ne restent plus de visibles que la coupe, le livre vacillant de lignes ainsi que le livre vierge. Guetter. A force ne restent plus que la coupe et les livres éclairés par la lumière de la nuit, cette haute luciole qui sélectionne ce qu'elle désire faire voir, au milieu du fatras de ses jupes rugueuses, et ne subsiste que ce phare inextinguible, qui met son doigt sur ce qu'il veut faire apercevoir au creux de ses écumes. Guetter. Tordre son cou et plonger dans la nuit. Guetter. Tordre son cou et plonger dans la lumière de la nuit. Guetter. Tordre son cou et plonger dans la lumière du livre vacillant de lignes. Guetter. Tordre son cou et plonger dans la nuit du livre éblouissant de pâleur. Guetter. Tordre son cou et se suspendre à l'espoir. Guetter. En sachant qu'il n'est pas de meilleur guetteur que celui qui voit les ombres dans le noir. »

Etude de chaos,

livre écrit avec Mathias de Breyne, éditions La Nuit Myrtide, Lille, 2010

Vague (extrait)

La main glacée sur la table
est-ce la mienne ?

Elle est posée,
je ne peux la bouger,
comme la toile cirée
contre ma joue.

Je suis ici
voudrais bien être ailleurs,
à tout prendre.

Il est possible que cette main me soit venue
par une nuit passée à te chercher.
Pourtant je te savais introuvable.

Une nuit à fort quotient de nuit,
à son autre côté
guère arrivé.

Ici je ne connais personne,
ne reconnais personne.
Ils sont partis, tous,
sans doute à une guerre.

Des animaux attendent leur retour,
leurs soupirs frissonnent
dans mon dos.

Si je fais un effort

la pièce s'éclaire.

Il y a une armoire là-bas,

dans le coin.

Un autre que moi attesterait de sa présence

s'il était là.

Un être a longé les murs de la cuisine
en face,
il y a de cela un bout de temps.
Il avait sans doute une forme,
mais à mes yeux ce n'était pas certain.

Il y aurait donc une soeur
à la cuisine qui tourne autour de moi.

Vague,
Propos2 éditions, Ongles, 2012

Toi (extrait)

I

les dalles tremblent
se dressent
et se déchaussent

ta voiture
à bout de souffle
déchire
la promenade
cahote
mains en l'air
perd
l'équilibre
roule
en bas
sur les galets
meurt
dans le coton
ses ailes
en croix

les dalles tremblent
se dressent
et se déchaussent

bondissent les crabes
de sous la terre
leurs ventres sur
le ciment retourné
sortis leurs crocs
de leurs grottes
par les yeux
mâchent
le jus coriace
de la pluie

les dalles tremblent
se dressent
et se déchaussent

de la mer la laitance
caresse ton volant
lèche ton pare-brise
brisé
les dalles tremblent
se dressent
et se déchaussent

plus de ciel
des chiens hurlent
tu es bien mieux
à l'intérieur

sur les murs
en rêve
des masques
en réalité
sur toi
posés
étouffent

des chiens hurlent
plus de ciel
bien mieux
à l'intérieur

mais tu n'habites pas
cette rue

encore à marcher
le brouillard s'en mêle

plus de ciel
des chiens hurlent

au vent les murs
leur peau nue
sur leurs joues
la fatigue

on dit que dans cette rue
une maison
mène à l'autre monde

au vent les murs
si peu de lumière
sur les joues

tu rentres chez toi
la maison attend

derrière toi les ambassades

de ta semelle
tu grattes la sonnette
rien ne sort

qu'un fond de poussière
de derrière le mur

tu voudrais rentrer
chz toi mais

la poussière
t'empêche de
rejoindre l'étage
au-dedans

pas faim de toi
la maison

derrière toi les ambassades

tu grattes la sonnette

Toi,
Propos2 éditions, Ongles, 2014

Ferme-fadaise

Une route mène à une colline, sur laquelle est construite une ferme. Dans la cour de la ferme un enfant joue avec une ombre qui n'appartient pas à un accord donné. Elle est le reflet d'un inconnu qui n'est passé par aucune main, pour cette raison l'enfant ignore son existence et tourne sans savoir autour de quoi.

Au loin des arbres montrent des bras noirs. Au loin veut dire à quelques dizaines de mètres mais tout est relatif. Pour l'animal qui mange aux pieds de l'enfant la distance qui le sépare des arbres est infranchissable. En effet la bête est mal en point, ce qui ne l'empêche pas de consommer sa pitance. Dans le monde qui s'est organisé sur la colline tout est question de priorités. L'alimentation en est une, pour ainsi dire prioritaire, priorité prioritaire, au même titre que le jeu. C'est en tous cas ce que se dirait l'enfant s'il pensait. Il n'est pas dit que par instants il ne réfléchisse pas, mais pour le savoir il faudrait lui faire dire ses réflexions, or personne n'est présent pour lui tirer les vers du nez. La chose n'est pas gênante puisque la réflexion n'est pas prioritaire, à l'inverse de la réflexivité (voir l'ombre).

La remise en cause du sens du vent s'effectue par une large porte ovoïdale qui mène à l'intérieur du corps même de la ferme. A aucun autre endroit de la propriété il n'est possible de dévoyer les itinéraires que ce qu'on veut a assigné aux éléments. Ce qu'on veut mais ce qui est là. Nulle métaphysique ne règne cependant sur les quelques murs, ni sur la cour triste parce que nue qu'ils entourent à demi. Ne domine que le vent, tantôt soufflant par-ci et tantôt par-là, au gré de la porte et de ses bons vouloirs. Car il ne fait guère de doutes que la maison accorde à son entrée des désirs, des projets. Des velléités en tous cas puisqu'elle les manifeste, parfois par des mouvements et plus souvent par des humeurs qui s'élèvent. L'enfant à chaque fois les sent, les voit, l'enfant à chaque fois se plonge dedans.

Les aventures de l'enfant ne font que commencer. Depuis longtemps mais les successions d'instant qui déterminent le temps ne s'appliquent pas au commencement. Donc l'enfant, toujours, ne fait que débiter son voyage vers la mort, que des embûches encombrant. Celles-ci donnent à sa vie la saveur nécessaire pour continuer de vouloir voir venir, c'est ainsi que l'enfant ne cesse jamais ses

mouvements vers l'avant. L'arrière et les côtés aussi font partie des directions que prend son organisme, cela dépend de beaucoup de choses dont il n'a vraisemblablement pas conscience. Prétendre le contraire ne mènerait nulle part, ce qui passerait par ailleurs inaperçu. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne manifeste pas de peur. Il se tient au cœur de la cour, comme un montreur d'ours ou toute autre chose approchante – tel un char d'assaut par exemple –, et son regard se tient assez fièrement, dirait-on, vers des horizons. Car les lignes sont plurielles, qui se destinent à ses yeux, et ni la vacance de ses mains ni l'indécision de ses pas ne pourront battre en brèche le caractère de l'enfant. Sa personnalité n'est cependant pas connaissable, pourtant quelque chose en transparait, au creux des quatre paires d'yeux qui ceignent son crâne.

Ainsi l'enfant voit beaucoup et nul moment ne passe sans qu'il fasse le tour du propriétaire de ses prunelles surnuméraires. Si la ferme lui tourne autour, lui, il tourne au dedans de ses hauts murs comme si les pas de sa danse lui appartenaient.

Texte paru dans la revue *Ouste*, n°23,
Féroce Marquise / Dernier Télégramme, Périgueux, 2015

La route de Ninh Binh

La fenêtre nous prend dans ses mains
et les murs glissent dans nos peaux

à la manière d'un hublot sous la boue
remuent les mots des barques éloignées

sous le chapeau conique au soleil de trois heures
quand la nuit se change en après-midi

et quand la mémoire joue les épidermes
en échange de notre sang nuageux
au ciel de notre cendre s'ouvre une vigie

*

**

La fenêtre fait de l'oeil et le temple ruiné
qui n'existe pas encore nous est d'un autre temps
tout en présage de fièvres en voyance de flammes
tout en mélasse de paupières en grains de mots : tenir

*

**

La fenêtre c'est comment connaître

l'étendue sans rives de sa pensée

elle est répandue sans vouloir qui lui parle
aux orées de stupas de tous vents assis

avec leurs langues tirées parfois on les croit
car leurs heures se ressemblent peau coulée reste ici

Combien pour notre nom on a été vampire
tout opium s'injecte puissance tout ce velours gris
qu'on ne saura surnommer qu'orient de fade saison

Nous pauvres escaladons ce qu'avons voulu
attendre les crevasses et draper feux ouverts
dans l'eau le bois des ombres pour toujours l'aventure

*

**

On prend le train ses manches noyées
mortes comme des algues et le jus qui fend les rails
vient-il d'un monde comme tous les mondes
attendu de la mort qui va perdre son souffle
sur la terre en arroyo on guette sans savoir

cette fenêtre encore qui est dans les rochers
sous les grands fonds de bras qui s'embarquent
les herbes feulent ce sont de drôles de nuits

Tous n'attendent rien que d'être nés un jour
d'un sourire valoir les hautes statues laquées

Nous sommes au banc de la gare et demain l'Occident
aura deux mots à nous dire et ils n'écouteront pas

Nîmes, Saorge, 26 août – 5 septembre 2015

Texte paru dans la revue *Ouste*, n°24,
Féroce Marquise / Dernier Télégramme, Périgueux, 2016

La ville vidée

dans la voiture elle a rejoint ses jambes
et derrière le volant juste l'obscurité

dans sa gorge l'écharpe s'entremêle
à son côté une doublure

celle qui monte avec elle
là où les rues allongent leurs manches

là où l'encens jaunit les fissures
où tout s'attend mais ne sait plus vouloir

l'avenue ne brille qu'en vitrines
et sous leur verre cassé de pauvres bêtes se réjouissent

bruits de pas aveugles poussière et caoutchouc
la faiblesse abolie tout va se perdre

*

**

rouler le long du fleuve la promenade
en forme de démon ou bien d'esprit errant
dans le manteau d'été ses doigts glissent tièdes

aux aguets de petites flammes et de la jungle proche

*

**

dans sa maison en feu elle parle aux lézards
ses mots caressent les murs comme forêts

puis dans le jardin creusé une main s'élève
et droits passent les visages

ils ne la voient pas alors pourquoi part-elle
comme si sa peau savait le tour du temps

leurs souffles froids sa nuque plus trouble
sur leurs yeux une buée sans tain une haleine

*

**

sous la scène sans vie rient les souffleurs
et sur l'avenue sans ombres elle seule continue de vivre

elle sort faire son tour fumée sur l'ambassade
pluie de batiks en poussière et là-bas les rizières

le pont franchi son écharpe se soulève
sa peau se tend à force de passages

les rigoles de coton ne peuvent rien cacher

et désolées les portes lui ouvrent grand les bras

*

**

sous les pierres les visages poussent trop tard
pour avoir d'autres noms il leur faudra attendre

mais des bouches tomberont la ville se creusera
et pour cela poussent les visages mais patientent

sa peau blanchie pourtant la brûle
à son front le lit frappe ses joues

on n'a pas voulu son âme bijou sans vie
nul bijou ne vient tous brillent malgré tout

*

**

sur le krama rougi du chemin
guerrières ouvrières en quels mensonges parler

en d'autres temps elles ont dit des mots vrais
mais la peur fait qu'en rien ne les répètent

là où les fantômes ne sont pas
mais sous leurs peaux d'autres peaux

des paroles au sentier qui trébuchent

qu'on repose pour toujours sous les champs

*

**

dans la maison-jardin elle se rappelle
pour la mieux noyer comment ses mots montaient

mais dans son ventre d'algues séchées
toute vague s'est enfuie comme sa vue

pour tous ses repas un miroir
pour elle qui voulait mordre l'océan

mais nul n'est un oiseau magique
quand sous les joues tout devient dur

par le sable mou le fleuve se retire
et au calme ses rives se défigurent

*

**

elle voulait dire au soleil son passé
elle ne dit plus rien sans langue sans dents

ses yeux voient les étoiles monter
dans la flaque bleue mais on va la détacher

elle a peur comme une montagne invisible

ses versants coulés dans la nuit

elle a peur et n'a plus de nom
mais elle est là montagne qui ne se voit pas

elle a fait le tour de cette terre
où les rêveurs se sont mangés eux-mêmes

elle sait qu'on n'a jamais rien appris
on entend mal quand on crie sous la vase

mais le sable et l'eau ne tiennent pas le vent
et tout s'oublie sauf les traces grises

dans la voiture elle rejoint ses jambes
et des ongles jouent sur son ventre

à son côté la ville vidée s'allonge
sous la caresse des lumières qui chaque nuit reviennent

Texte paru dans la revue *La Main millénaire* n°15,
Lunel, 2016

Le coude (extrait)

depuis longtemps
depuis les soirs de l'avenue
depuis les trottoirs
droits sous les ambassades
qui s'écroulaient sur les côtés
là où les voitures étaient garées

aux fenêtres noires
le ministère
coquille de ronces
et de poussières

sous le palais royal
des chemises des manteaux des bagues
à des portants
sous une pluie jamais finie
place du jeu de balle

rien n'a bougé des années
sans fierté se perdre
les heures
ni riches ni pauvres
n'ont rien à donner

avenue de la couronne
les premières rues
du quartier
humbles la nuit
pauvres de mots

les briques aux immeubles
orangées sous les phares

les fenêtres nues
devant les places

ruisseau pauvre de voitures
parcheminé sans hâte
avant de s'enfuir

les bras des ombres
au plus chaud
au plus lointain
leurs regards

dimanche en fin

toujours une nuit
enneigée

les doigts croisés
filtre en déshérence
recroquevillées
les mains la couronne

le rêve de se perdre
photographe
et chambre noire

Extrait de « Rue des ambassades (souvenirs) », in *Le coude*,
Propos2 éditions, Ongles, 2016

Trois poèmes inédits

In memoriam Yasujirô Ozu

Qu'est-ce que le monde extérieur,
un rideau devant la voie ferrée,
comme la rue qui monte
se traduit dans le regard.

Sous le pont les insectes
repartent et reviennent sans savoir.

Il faut descendre à la gare,
dans les arbres l'oeil s'ouvre,
qui distingue sous la forêt
l'étendue permise seule
à ceux qui s'en vont en voyage.

Hanoï (géomancie)

à l'instant on part sous un labyrinthe à tant de noms
qui n'est jamais le même selon les bateaux
les routes maritimes volent aussi sur la terre
et s'allongent dans les rues comme des mendiante

on croit que des artères creusées pour aller droit aux âmes
méritent de descendre de la chambre aux lumières
elles se disperseront bientôt devant le souffle tiède
du fleuve et de la mer qui le soir se délient

car dans leur chair languide les rues sont empruntées
par le cortège d'eau rouge de millions de fidèles
oublie-t-on la calme tempête au cœur nonchalant qui se serre
on ne sait pas mais se damner c'est se bannir de sa ville

car même si elle est en ruine la maison frappe ses murs
aux portes du ciel et cette paix qui descend
force à rester debout dans la mousson du souvenir
une cité qui ne dit rien n'a jamais vu le jour

Animal interdit

Animal interdit,
animal qui cours comme les hommes
au fond du bois,
en surface de l'air
mais nulle part plus visible
que dans ce point aveugle,

animal qui cours comme les hommes,
animal interdit
qui attends le retour de la foudre,
pourtant immobile est l'orage
tant qu'il est partout,
dans chaque angle mort du tableau
où l'air tremble en tous sens,

animal interdit,
animal qui cours comme les hommes,
tu as la même robe tachetée
mais la chasse qui est partie ce matin
passe pour toujours au loin
de ton pelage, et pressée pourtant,
ne s'inquiète que de rien.